

[Madeleine Chapsal, « *Les heures qui restent* » (S-t : « Le second roman de Boris Schreiber. Incapable de résister à son démon »), *L'Express*, n°388, 20 novembre 1958, p. 27 [rubrique « Paru en librairie cette semaine » (Romans français).]

Les Heures qui restent par Madeleine Chapsal

Le second roman de Boris Schreiber. Incapable de résister à son démon

En lisant « *Les Heures qui restent* », on pense d'abord à l'excellent maintien, à peine trop raide, au visage souriant à peine tiqueur, que présentent habilement certains fous, ce qui leur permet de délirer fort longtemps avant d'être reconnus.

Ceci n'est pas une attaque à l'adresse de Boris Schreiber ; le délire, en littérature, a droit d'asile. Mais on ne peut décrire la physionomie singulière de cet attachant ouvrage, le malaise qu'il répand, sans évoquer cette certaine folie dont le caractère est d'imiter en tout, et à s'y méprendre, la raison ; sauf qu'elle pousse le portrait trop loin.

Dans « *Les Heures qui restent* », en effet le regard est trop fixe, l'analyse de soi trop lucide, les décisions trop bien raisonnées. Jusqu'au moment où le loup montre l'oreille : le dérangement commence dans les pensées du héros, qui bâtit toute une mythologie autour de « *Salive* », un personnage de son invention : il tente ensuite, sans grand succès il est vrai, de propager son nouvel évangile ; enfin, la réalité elle-même est atteinte : d'étranges coïncidences, de mystérieuses relations entre des personnes et des événements éloignés, prétendent suggérer l'existence d'un au-delà.

Au moment, par exemple, où une femme est train de relater par lettre qu'elle vient de lire comment un nain bossu étrangle une femme à l'aide d'un foulard de soie, l'épistolière s'aperçoit qu'un nain bossu pénètre effectivement dans sa chambre, pour l'assassiner. Malheureusement, de tels effets laissent sceptique. C'est que l'apparition de l'étrange n'est pas le propos de Boris Schreiber. Le charme, le pouvoir de son roman réside principalement dans un climat : la haine. Déjà, dans « *Le Droit d'asile* », précédent ouvrage, la haine était là, née de nulle part, enveloppant d'une mortelle douceur jusqu'à ceux qui s'aiment, les arrachant aux bras l'un de l'autre, détruisant tout germe de calme ou de bonheur.

Dans « *Les Heures qui restent* », le héros est un jeune écrivain ne parvenant plus à écrire et qui aime sa jeune femme, Hérodiade. Pourtant, il la laisse s'exténuer à de durs travaux de femme de ménage, perdre jour après jour sa fraîcheur, sa gaîté et bientôt sa santé. C'est que Hérodiade doit gagner leur vie à tous les deux, puisque lui-même ne travaille pas, il attend l'inspiration, oisif devant sa feuille toujours blanche, hanté cependant par le futur héros de son livre qui, de temps à autre, suprême humiliation, lui rend d'insolentes et stériles visites. C'est alors, raflant leurs dernières économies, qu'il se précipite au cinéma, ou courir les filles, honteux de tromper Hérodiade, incapable de résister à son démon. « Tout pour la plume. »

C'est à sa tête, plutôt, que ce nouveau Jean-Baptiste veut tout sacrifier, y compris celle qu'il a surnommé Hérodiade. Sa tête, aujourd'hui impuissante, mais qui autrefois fut capable de composer un livre. Le manuscrit se trouve, pour lecture, entre les mains de la bourgeoise épouse d'un éditeur. Que va-t-elle en penser ? Sur la demande du jeune auteur, la consciencieuse Mme X... a entrepris de rédiger le compte rendu de sa lecture, mais garde ses lettres qu'elle lui expédiera toutes ensemble, avec le verdict.

Cette correspondance alterne, chapitre après chapitre, avec le monologue du héros. Duo déconcertant : ces deux voix ne s'entendent pas et pourtant se répondent. Tout serait sauvé, gémit le jeune homme, si la « Grande Dame » acceptait de trouver bon son manuscrit. Or, le livre – quelques extraits le démontrent savoureusement – est exécration. Mme X... ne se fait pas faute de l'écrire, et cependant, à travers les pages de ce mauvais mélo, la voici qui tombe soudain amoureuse de l'auteur. Passion coupable, honteuse, qui la conduit à sa perte.

LES HEURES QUI RESTENT

par MADELEINE CHAPSAL

EN lisant « Les Heures qui restent » (1), on pense d'abord à l'excellent maintien, à peine trop raide, au visage souriant, à peine tiqueur, que présentent habilement certains fous, ce qui leur permet de délirer fort longtemps avant d'être reconnus.

Ceci n'est pas une attaque à l'adresse de Boris Schreiber ; le délire, en littérature, a droit d'asile. Mais on ne peut décrire la physionomie singulière de cet attachant ouvrage, le malaise qu'il répand, sans évoquer cette certaine folie dont le caractère est d'imiter en tout, et à s'y méprendre, la raison ; sauf qu'elle pousse le portrait trop loin.

Dans « Les Heures qui restent », en effet, le regard est trop fixe, l'analyse de soi trop lucide, les décisions trop bien raisonnées. Jusqu'au moment où le loup montre l'oreille : le dérangement commence dans les pensées du héros, qui bâtit toute une mythologie autour de « Salive », un personnage de son invention : il tente ensuite, sans grand succès il est vrai, de propager son nouvel évangile ; enfin, la réalité elle-même est atteinte : d'étranges coïncidences, de mystérieuses relations entre des personnes et des événements éloignés, prétendent suggérer l'existence d'un au-delà.

AU moment, par exemple, où une femme est en train de relater par lettre qu'elle vient de lire comment un nain bossu étrangle une femme à l'aide d'un foulard de soie, l'épistolière s'aperçoit qu'un nain bossu pénètre effectivement dans sa chambre, pour l'assassiner. Malheureusement, de tels effets laissent sceptique. C'est que l'apparition de l'étrange n'est pas le propos de Boris Schreiber. Le charme, le pouvoir de son roman réside principalement dans un climat : la haine. Déjà, dans « Le Droit d'asile », précédent ouvrage, la haine était là, née de nulle part, enveloppant d'une mortelle douceur jusqu'à ceux qui s'aiment, les arrachant aux bras l'un de l'autre, détruisant tout germe de calme ou de bonheur.

DANS « Les Heures qui restent », le héros est un jeune écrivain ne parvenant plus à écrire et qui aime sa jeune femme, Hérodiade. Pourtant, il la laisse s'exténuer à de durs travaux de femme de ménage, perdre jour après jour sa fraîcheur, sa gaieté et bientôt sa santé. C'est que Hérodiade doit gagner leur vie à tous deux, puisque lui-même ne travaille pas, il attend l'inspiration, oisif devant sa feuille toujours blanche, hanté cependant par le futur héros de son livre qui, de temps à autre, suprême humiliation, lui rend d'insolentes et stériles visites. C'est alors, raflant leurs dernières économies, qu'il se précipite au cinéma, ou courir les filles, honteux de tromper

Hérodiade, incapable de résister à son démon. « Tout pour la plume. »

C'EST à sa tête, plutôt, que ce nouveau Jean-Baptiste veut tout sacrifier, y compris celle qu'il a surnommée Hérodiade. Sa tête, aujourd'hui impuissante, mais qui autrefois fut capable de composer un livre. Le manuscrit se trouve, pour lecture, entre les mains de la bourgeoise épouse d'un éditeur. Que va-t-elle en penser ? Sur la demande du jeune auteur, la consciencieuse Mme X... a entrepris de rédiger le compte rendu de sa lecture, mais garde ses lettres qu'elle lui expédiera toutes ensemble, avec le verdict.



LE SECOND ROMAN DE BORIS SCHREIBER
Incapable de résister à son démon

Cette correspondance alterne, chapitre après chapitre, avec le monologue du héros. Duo déconcertant : ces deux voix ne s'entendent pas et pourtant se répondent. Tout serait sauvé, gémit le jeune homme, si la « Grande Dame » acceptait de trouver bon son manuscrit. Or, le livre — quelques extraits le démontrent savoureusement — est exécration. Mme X... ne se fait pas faute de l'écrire, et cependant, à travers les pages de ce mauvais mélo, la voici qui tombe soudain amoureuse de l'auteur. Passion coupable, honteuse, qui la conduit à sa perte.

De son côté, le pseudo-littérateur ne se porte pas mieux. Sur les instances d'une Hérodiade épuisée, il est parti pour l'Afrique comme précepteur auprès du fils d'un colon. Là, il commet l'erreur de parler à son jeune élève du fruit de son imagination : le grand « Salive », plus fort que le Christ. Cette éducation ne convient guère à l'enfant dont l'esprit, déjà fragile, menace de sombrer définitivement dans l'idiotie. Fureur du père qui, sans plus de façons, assomme mortellement l'inventeur de « Salive ».

L'LABYRINTHE où le lecteur s'égare et s'irrite. Il y a dans « Les Heures qui restent » un auteur, ses personnages et même leur lecteur, un roman et l'histoire d'un roman. C'est volontairement, par ruse, que Boris Schreiber conduit son lecteur au bord du non-sens, abîme où soudain les mots courent, sautent, bondissent après leurs pareils, une image, une locution entraînent l'autre, tout le langage livré à lui-même, entrant en joyeuse effervescence. A la page suivante, changement complet : on retombe dans le style assez plat des lettres de la « Grande Dame ». Ainsi se parcourent toutes les étapes d'une expérience littéraire.

Il y avait dans « Le Droit d'asile » moins de fantaisies techniques, plus d'unité et sans doute aussi de puissance. Mais dans « Les Heures qui restent », Boris Schreiber ne craint pas d'avouer qu'un auteur n'est pas toujours maître de son jeu.

(1) par Boris Schreiber. 850 francs. 228 pages. Ed. Denoël.

M. C.

De son côté, le pseudo-littérateur ne se porte pas mieux. Sur les instances d'une Hérodiade épuisée, il est parti pour l'Afrique comme précepteur auprès du fils d'un colon. Là, il commet l'erreur de parler à son jeune élève du fruit de son imagination : le grand « Salive », plus fort que le Christ. Cette éducation ne convient guère à l'enfant dont l'esprit, déjà fragile, menace de sombrer définitivement dans l'idiotie. Fureur du père qui, sans plus de façon, assomme mortellement l'inventeur de « Salive ».

Labyrinthe où le lecteur s'égaré et s'irrite. Il y a dans « Les Heures qui restent » un auteur, ses personnages et même leur lecteur, un roman et l'histoire d'un roman. C'est volontairement, par ruse, que Boris Schreiber conduit son lecteur au bord du non-sens, abîme où soudain les mots courent, sautent, bondissent après leurs pareils, une image, une locution entraînent l'autre, tout le langage livré à lui-même, entrant en joyeuse effervescence. A la page suivante, changement complet : on retombe dans le style assez plat des lettres de la « Grande dame ». Ainsi se parcourent toutes les étapes d'une expérience littéraire.

Il y avait dans « Le Droit d'asile » moins de fantaisies techniques, plus d'unité et sans doute aussi de puissance. Mais dans « Les Heures qui restent », Boris Schreiber ne craint pas d'avouer qu'un auteur n'est pas toujours maître de son jeu.

M. C.